

MOTOCHROME

Une nouvelle écrite et publiée en feuilleton par Clay sur Claymotorcycles.com

Episode 3. Sidération



©claymotorcycles.com / 2020 / Editions de la Sirène Mécanique

Tony ne dormit pas longtemps cette nuit là. Il ramassa une bouteille de bourbon derrière le bar et traina sa carcasse à l'étage. Il s'affala dans le canapé de Boss. Il alluma la télé et bu verre après verre en fixant l'écran, les yeux vides. Il se refaisait encore et encore le film de la journée. Celui de la veille aussi. Putain mais il sortait d'où ce gang de motards ? Il en avait vu défiler des guignols qui se croyaient dans les Sons Of Anarchie. Et l'île avait son cota de notables qui, une fois le weekend venu, troquaient la chemise de cadre ou a blouse de médecin contre la panoplie du parfait biker californien. Mais c'étaient des gentils : des frimeurs, des rêveurs et même un ou deux durs à cuir. Mais pas des assassins. Surtout, jamais il n'avait vu ce patch à tête de mort facho auparavant, celui qu'arborait le crétin qui était venu les importuner avec sa sale tête à claques.



Vers 4 h du matin, il était à moitié abruti par l'alcool. Et par la sidération aussi. Le chagrin ne venait pas encore. C'était tout simplement impensable que son vieux pote ne soit plus de ce monde. Il ne le verrait plus lui faire un clin d'œil après avoir réussi à démarrer une épave. Finies les longues soirées à se rejouer les Moto GP classiques des années 70 et 80. Il ne comprenait pas.

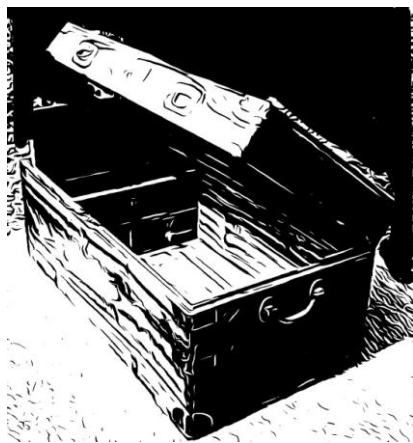
Comment avait-on pu en arriver là ? Jeter des boulons sur une bécane n'était pas très sympa, assurément. Ils avaient peut-être poussé la plaisanterie un peu loin. Mais cela méritait-il l'exécution froide et sadique d'un simple artisan ? Boss était grande gueule, certes, mais unanimement reconnu sur la place comme un homme bon et compétent. Putain, mais ça ne rimait à rien cette histoire ! Il termina la bouteille d'un trait, au goulot, et la laissa rouler au sol vers la télé. Il se coucha sur le côté, enfoncé dans le canapé et les odeurs de tabac froid, en position fœtale. Ses yeux rougis se fermèrent enfin.

Le soleil de midi chauffait dur à travers la vitre, et Tony se demanda ce qu'il faisait là. Il avait fait de sales rêves. Sa bouche était sèche et il avait mal au crane. Il vit la bouteille vide en face. Oh putain. Quelle cuite. Et tout était donc vrai. Francis, la police et la mort. La mort. Il l'avait donnée autrefois. Sur ordre. Pour la France. Enfin, c'est ce qu'on lui avait toujours dit. Mais là, vraiment, c'était différent. On ne parlait pas de cibles anonymes qui fumaient leur cigarette dans l'œilleton d'une lunette tactique, ni de silhouettes noires et pesantes qui s'affalaient doucement dans la nuit, coincées entre sa main puissante et le mouvement de sa lame. Son ami était mort. Et pas d'une mort propre et sans douleurs. On n'était pas en opération mais dans une ville paisible. On était à St Pierre de la Réunion, une enclave française et européenne au cœur de l'Océan Indien.

Ici les gens se battaient parfois à coups de sabre après avoir forcé sur le rhum local. Certains fumaient de l'herbe et braquaient les stations services en scooter volé. Il y avait bien quelques putes et de menus trafics, mais on était loin des convoyeurs de fonds attaqués au lance-roquette.

Et personne ne torturait un vieil homme en l'écrasant tout doucement sous une voiture. Non. Quelque chose clochait. Ces salauds avaient pris leur temps. Au-delà de l'acte de barbarie et du sadisme manifeste, il y avait un côté graduel dans la lente exécution de Francis. Comme si on avait voulu le voir souffrir dans la durée. Ou alors...comme si on avait voulu le faire parler ?

Le mécano regarda autour de lui. Le bordel organisé du logement de Francis. On n'avait pas fouillé. Rien n'était sans dessus dessous. C'était juste la même accumulation de vêtements dont il était le seul à savoir s'ils étaient propres ou à laver, d'armes de collections, de vieux casques bols des années 60 et de cendriers au contenu plus ou moins avouable. Malgré la douleur des vaisseaux sanguins gonflés par l'alcool et qui comprimaient ses tempes, il laissa libre cours au flot d'informations que lui envoyaient ses sens. Tout autour, les murs du salon semblaient raconter la vie de Francis, comme une fresque pariétale revisitée par un blouson noir qui aurait survécu à la disparition du rock and roll. Il y avait des tas de photos. Francis à la pêche au gros, Francis qui tirait avec un gros flingue et un casque sur les oreilles, Francis avec des filles toujours jeunes et toujours jolies, qu'il ait 30, 50 ou 60 ans. On le voyait aussi un peu partout dans le monde avec des gens connus. Des acteurs, des chanteurs et même

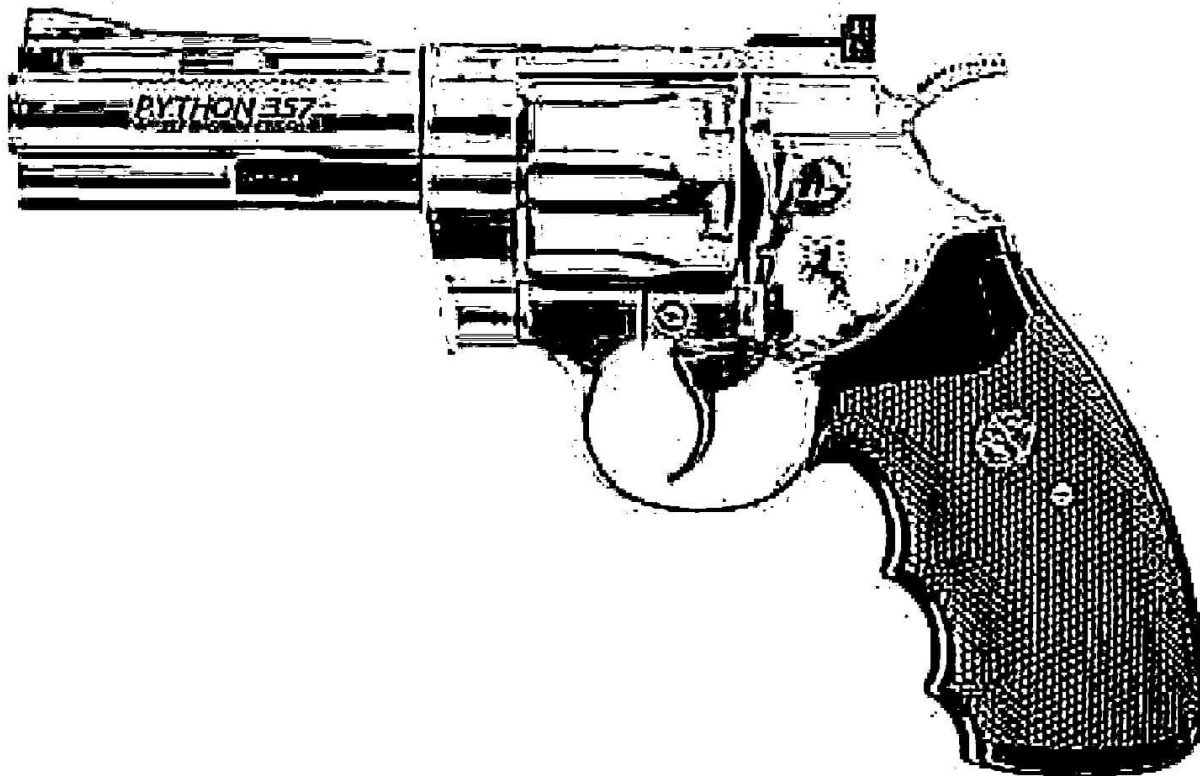


des hommes politiques. Tony lui avait déjà posé des questions quant à cette époque révolue. Mais il se contentait de répondre avec une vanne et une tape dans le dos. Il réalisa qu'il ne connaissait peut-être pas si bien son patron que cela. Ils parlaient motos, filles et navigation. Et cela leur suffisait pour apprécier ensemble le quotidien, au boulot ou à la pause. Sur le mur, il y avait des tableaux avec des navires à voile. Ils aimaient partir un weekend, avec la Louloute, le rafiot de Francis. Un vieux gréement qu'ils avaient retapé avec autant d'amour que s'il s'était agit d'une Egli-Vincent des années 60. Tout naturellement, le regard de Tony se posa sur la grosse malle marine qui trônait au fond de la pièce, à côté d'un portant où les vieux cuirs pendaient

comme autant de mues successives de leur propriétaire. Le coffre en bois était grand ouvert. Une configuration absolument impossible. Francis était le seul à avoir le droit de l'ouvrir pour prendre les clés de bord de la Louloute.

Le gros cadenas à code gisait à côté, mâchoire béante. Il se précipita pour vérifier. Le jeu de clés avait disparu. Le coffre était vide. Plus aucune photo de jeunesse, ni aucun autre item mystérieux que Tony entendait s'entrechoquer quand son ami y farfouillait pour trouver les clés. Vide, nettoyé. On voyait juste les veines du bois clair, et quelques grains de poussière. Il se précipita dans la chambre. Tout semblait en ordre.

S'allongeant sous le lit, il étendit le bras et trouva même le Colt Python emmailloté dans son chiffon graisseux. Cette bande de bâtards n'étaient donc pas simplement venus venger un affront. Ils s'intéressaient à la Louloute. Mais pourquoi donc ?



« Y a quelqu'un ? »

Il passa la tête à la fenêtre. Sur la pointe de pieds derrière le portail, Kyllian, le jeune facteur, brandissait un petit colis en souriant.

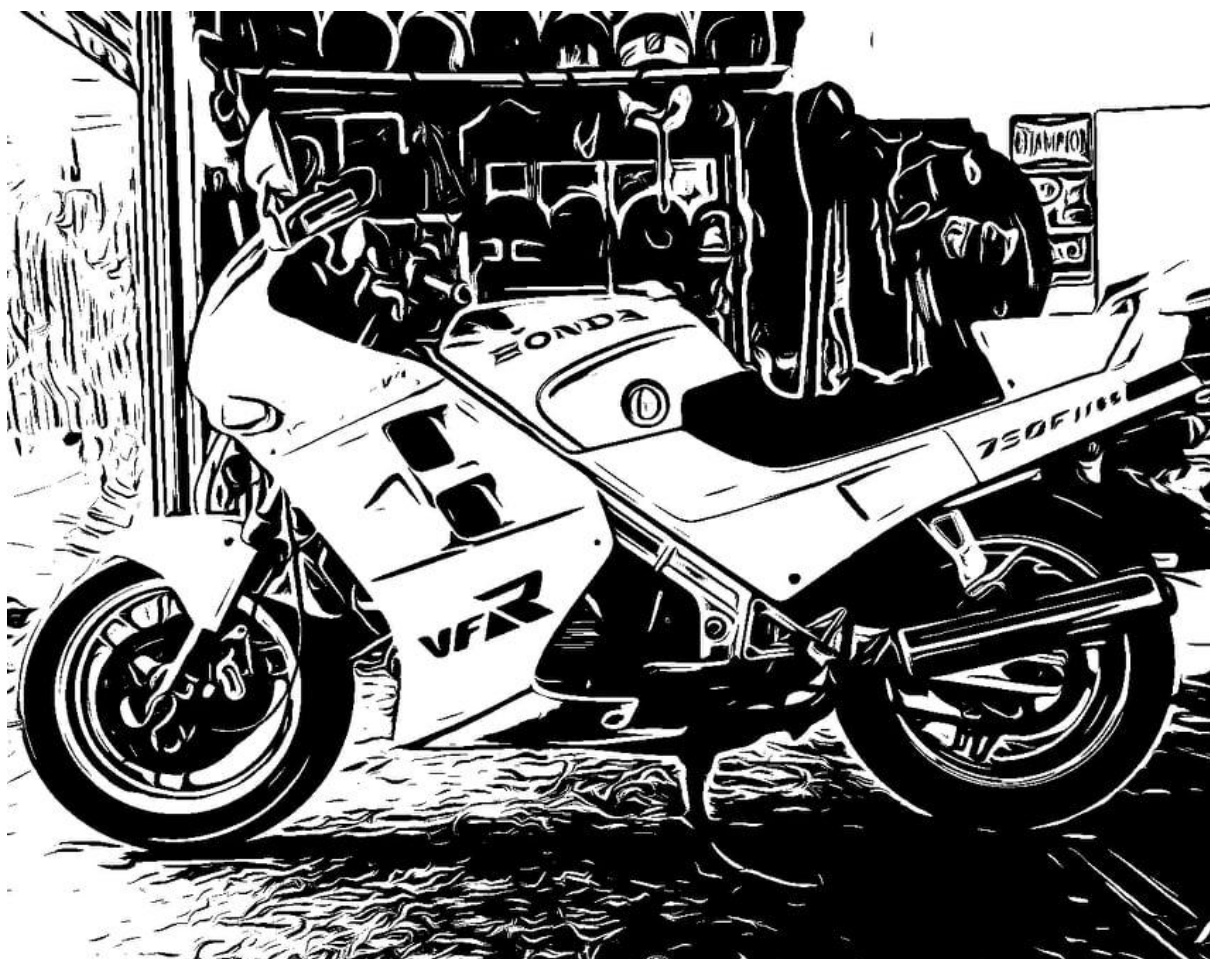
« J'arrive ! »

« -Tu vas bien Tony ? Un colis pour le Boss. On ne dirait pas une pièce moto pour une fois. Il est là ?

-Pas vraiment. C'est compliqué ».

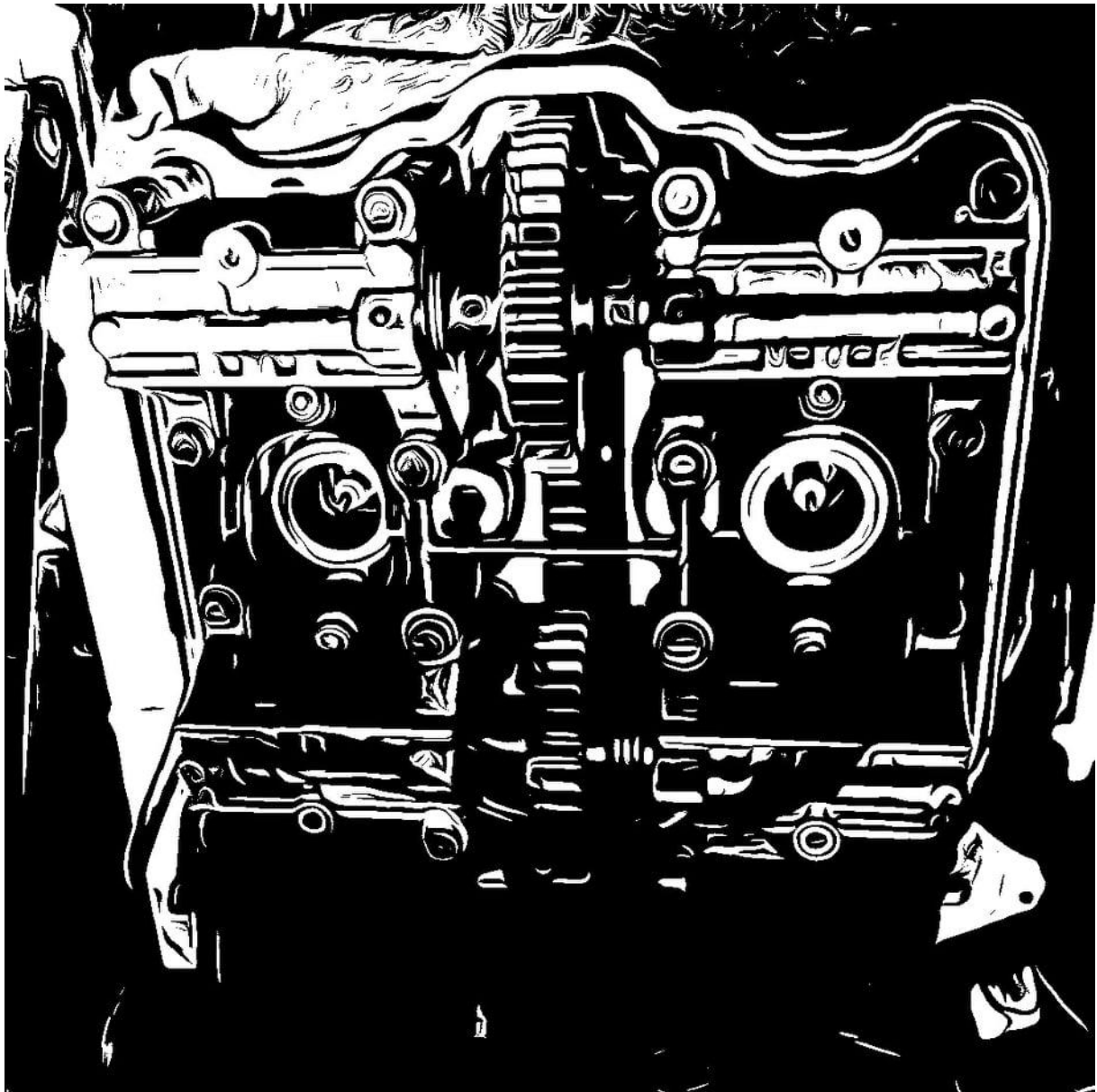
Il ne se voyait pas raconter le cauchemar qu'il vivait depuis 24 heures. Pour le faire, il aurait déjà fallu objectiver la chose. S'en emparer, l'avoir digérée. Il n'était pas le genre de gars à s'effondrer dans les bras du facteur. Et il n'avait pas envie de psychoter. Il lui fallait de l'action pour surmonter ses émotions. Il inventa un prétexte bidon et signa à la place de Francis. Kyllian avait l'habitude.

Il rentra vite et se posta au bar pour se faire un double café bien noir. Il avait jeté le paquet à côté de la tireuse à bière, et commença à s'en griller une en reprenant un peu son souffle. Se pauser et réfléchir. Par où commencer ? Il se retrouvait propriétaire d'un vieux bouclard couplé à un rade oublié. Il affronterait ces soucis-là plus tard. Le plus urgent, c'était de mettre la main sur le fils de pute en Harley par qui tout ce non-sens était survenu. Il avait peu d'indices. Il tenta de se rappeler un détail qu'il aurait pu négliger dans l'instant. Sa mémoire stockait des données inutiles dont il n'avait même pas conscience sur le moment. Elles revenaient souvent à la surface de manière intempestive. Parfois c'était utile, mais la plupart du temps, c'était juste une perte de temps de plus, comme les trois quart des trucs que son intelligence mobilisait pour l'accaparer de manière erratique. Rien ne revenait. Il fallait laisser venir. Son cerveau travaillait souvent ainsi, en toile de fond, comme un programme lancé dans le gestionnaire des tâches, alors que le reste de l'ordinateur continuait comme si de rien n'était. En écrasant le mégot dans le cendrier, il attrapa machinalement le colis de papier kraft qui traînait à côté. Encore la revue technique ou la notice constructeur d'une moto oubliée. Francis appelait ces épais fascicules des « bibles ». Cela lui permettait de démonter et remonter ces vieilles motocyclettes dans les règles de l'art. Bah, il l'ouvrirait plus tard. Le plus urgent, c'était de retrouver la trace de ce gang de motards. Et tout d'abord, il fallait faire un tour au Port, histoire de voir si la Louloute n'avait pas été visitée.



©claymotorcycles.com / 2020 / Editions de la Sirène Mécanique

Il prit une douche glacée. Putain c'était bon. Pas la peine de manger. Il avait l'estomac au bord des lèvres, plus à cause des événements que de la gueule de bois. Une bonne virée à moto lui remettrait les idées en place. Dans le fond du garage l'attendait le Honda VFR de 1986. Une merveille, une légende, une petite fusée classe et racée dans sa robe immaculée, surlignée du fameux liseré argenté. Un croisement d'un épisode de Mask avec Top Gun, sur fond de « Kiss » de Prince. Un truc de young timer. La séparation du groupe Téléphone. La mort de Balavoine. Les 205 cabriolets Pininfarina. Un condensé de ses années de jeunesse dans un quatre cylindres en V suspendu à son demi-cadre d'aluminium comme un 95 bonnet E à sa gaine de dentelle.

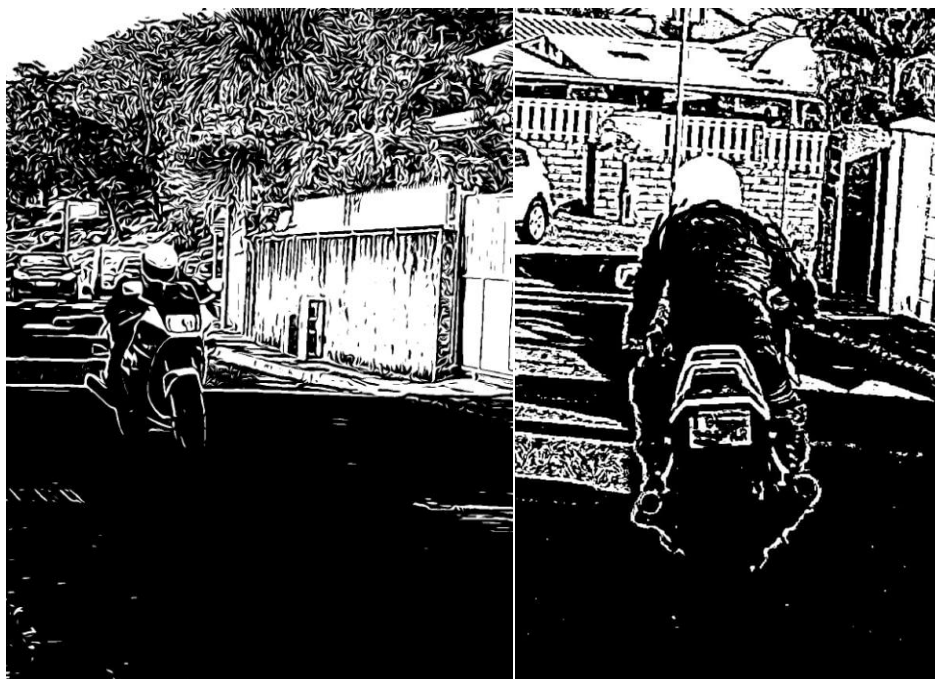


Et ces lignes ! Honda voulait offrir aux motards l'équivalent sur deux roues d'une Porsche, pour allier les performances sportives et le confort du Touring. Le secret mécanique d'une telle alchimie ? Il est logé au creux de cette monture mi-ange mi-démon. Pas de chaîne primaire. A la place, une cascade de pignons. Francis avait bien insisté sur la beauté technique et plastique de cette pièce gavée d'engrenages dignes d'un horloger suisse.

Tony avait tout démonté, repéré, nettoyé, graissé et remonté sous l'œil faussement distrait de son mentor. Il manquait quelques réglages à finaliser. Des alignements et des synchronisations au poil, à la main et à l'oreille, que son vieil ami avait faits pour lui, juste avant de succomber à une bande de salopards.



Il sangla son perfecto et ajusta son casque intégral. Le contact envoya la musique des quatre cylindres. Une fois au niveau de la rue, portail fermé, il enclencha la première. Le garage Motochrome était situé à la sortie de la ville, juste avant la bretelle d'accès à la route. Pas de circulation. Un éclair de soleil brulant étincela dans le rectangle du rétroviseur gauche. Il s'écarta du trottoir, lentement au début, puis ouvrit les gaz et disparut dans l'asphalte.



A SUIVRE...

©claymotorcycles.com / 2020 / Editions de la Sirène Mécanique